

Jean-François Caron

Une histoire qui s'écrit

Lorraine Camerlain

Number 61, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27683ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Camerlain, L. (1991). Jean-François Caron : une histoire qui s'écrit. *Jeu*, (61), 12-14.

jean-françois caron : une histoire qui s'écrit

Depuis sa sortie de l'École nationale de théâtre (section écriture) en 1984, Jean-François Caron a écrit quatre textes dramatiques, dont trois ont été produits à ce jour.

de «donut» à «rio» : fuir pour survivre

Donut, sa première pièce, a été créée par le Théâtre Il Va Sans Dire et mise en scène par René Richard Cyr, dans la cour de l'École nationale de théâtre à l'été 1986. Cinq jeunes délinquants — stéréotypés — tentent de s'enfuir d'une prison pilote, avant les célébrations du cinquième anniversaire de la fondation de l'établissement, auxquelles la directrice — aux initiales éloquentement mimétiques, madame Parent-Paré — compte bien les faire participer. Le but ultime de l'évasion : berner les autorités (post-parentales?) et se retrouver, libres... au Donut du coin. Devant un horizon bouché, cette jeunesse en mal de tout et prisonnière, à ses heures, de sa propre image, cherche à fuir, dans un ultime (mais dérisoire) élan de survie. Les «dangereux» délinquants parviendront à s'enfuir en feignant de façon spectaculaire (ketchup et coup de théâtre à l'appui) un suicide collectif. C'est de la société actuelle qu'il est question dans ce suspense qui laisse un goût d'amertume; «bouchée comme une bouche d'égout garnie de mitraillettes, cette société n'offre à la jeunesse présente qu'une utopie aussi alléchante et nourrissante qu'un beigne¹».

Issues également du ghetto de cette jeunesse perdue, «fuckée», qui cherche à s'évader pour vivre, l'Itinérante et la Fugueuse de la seconde pièce de Caron, *Rio*, écrite en 1988, auront accès, par la reconnaissance de soi d'abord et avant tout², à un certain paradis, avec vue sur Rio, au 1071^e étage d'un fabuleux édifice où les conduira l'ascenseur de leur imaginaire fertile. À la croisée de leur cheminement solitaire, de leur fuite individuelle, il y aura eu l'affrontement complice d'une rencontre débridée mais totale, de la tête au pied, à l'âme.

Ces deux premiers textes mettent en scène des personnages jeunes, dont la verveur du langage décrie des traumatismes — sociaux et individuels — grinçants, dans un mode d'écriture qui, tout en puisant à la réalité et en s'y appuyant, échappe au réalisme, le fuit ou s'en évade.

Dans ses deux plus récents textes (dont la filiation est manifeste puisqu'on retrouvera d'une pièce à l'autre les mêmes personnages), Jean-François Caron adopte une écriture non linéaire, stratifiée; la mise en abyme de l'écriture se dessine désormais comme le lieu privilégié du questionnement et de la quête, de la critique et des revendications. Ces deux pièces abordent entre autres les conflits

1. Pierre Popovic, «On a la Floride qu'on peut» (critique du spectacle *Donut*), *Jeu* 41, 1986.4, p. 142.

2. On pourrait y voir la clé des titres des scènes : les yeux, la peau, les pieds, la tête, les oreilles, la bouche, le cul, le cœur et l'âme.

«Le grand-père, complice, retrouve ses moyens comme par magie, pour léguer à Régine le livre qui résoudra l'énigme de sa naissance.» André Montmorency et Maude Guérin dans *le Scalpel du diable*. Photo: Jean-Guy Thibodeau.



entre la jeune génération et celle des aînés. Dans les deux cas, les «héros» cherchent, par le biais de l'écriture, à expliquer et à s'expliquer leur vie, ce qui situe l'acte d'écrire au cœur même des préoccupations et de l'engagement politiques.

d'un nègre à une fillette : écrire pour vivre

J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres, pièce créée au Théâtre de Quat'Sous dans une mise en scène de Claude Poissant en septembre 1989³, a été publiée dans la collection «théâtre» aux éditions les Herbes rouges en 1990⁴. De structure complexe, la pièce situe l'action à trois niveaux. Au «niveau réalité» sont confrontés Danny Gaucher, un auteur dramatique dans la trentaine, Édith Francœur, étudiante du même âge et amie de Gaucher, et Henri Poisson, auteur dramatique dans la quarantaine. Danny Gaucher écrit une pièce dans laquelle un romancier (Gaucher, 28 ans), qui a pour amie une comédienne (Francœur, dans la vingtaine également), a kidnappé un éditeur (Poisson), afin de le contraindre à lui révéler de vive voix pourquoi il n'accepte pas de publier son œuvre. Il s'agit là du «niveau théâtre». Enfin, le Gaucher du deuxième niveau a écrit un roman (ce qui constituera le troisième niveau) où Danny, auteur dramatique devenu éboueur, a pour amie une certaine Édith, infirmière, et un oncle Henri, ex-professeur et ex-felquiste avec qui il entrera en conflit, «pour des idées». Il se passe également, dans la tête de Danny, un certain discours — de l'ordre de l'obsession —, pris en charge par «Bâtard», qui deviendra «Bastarache», prisonnier politique, terroriste.

La pierre est lancée : Où en sommes-nous? demande Caron à ceux de sa génération et aux autres Québécois. Questionnements et points de vue s'entremêlent dans cette pièce en jeu de blocs, sans toutefois que soit proposée une réponse univoque.

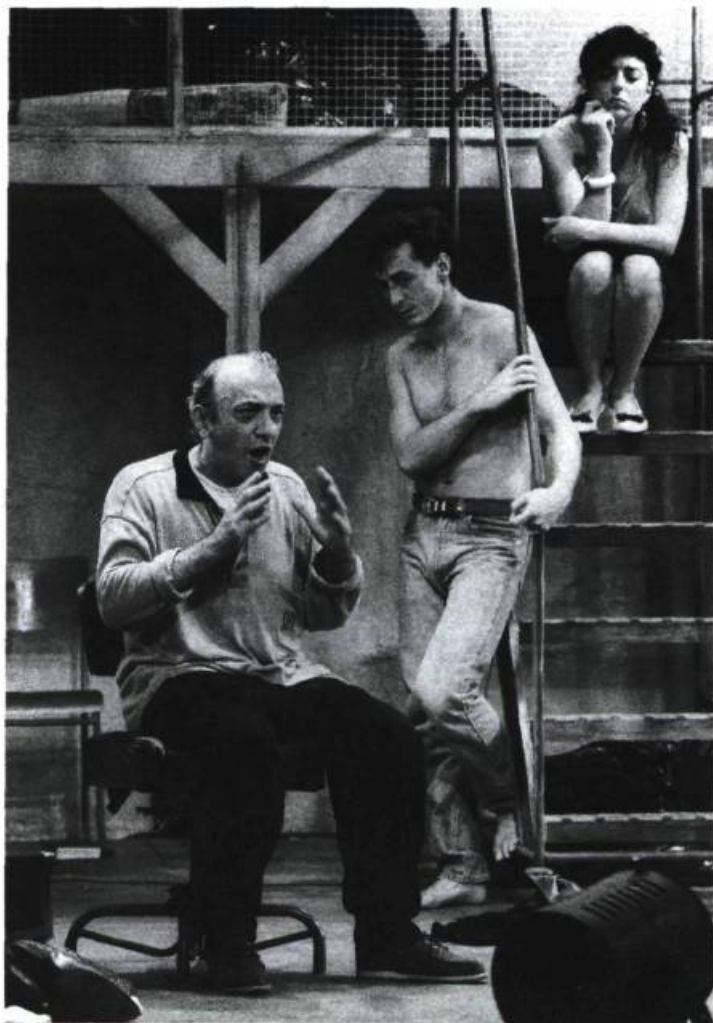
3. Une brève critique du spectacle («Mise en abyme»), signée par Solange Lévesque, a été publiée dans *Jeu* 54, 1990.1, p. 194.

4. Jean-François Chassay a signé un compte rendu critique de la pièce («Le vécu d'un écrivain»), dans *Jeu* 57, 1990.4, p. 199-200.

L'interrogation plus vaste, qui rejoint l'ensemble de l'œuvre, c'est «celle de la souffrance dans une société inhumaine». «Au Québec, j'ai l'impression qu'on dit «on s'aime» et que c'est aussi peu vrai que «on fait l'indépendance», disait l'auteur dans une entrevue accordée à Gilbert David⁵ au moment de la création du *Scalpel du diable* par le Théâtre de la Manufacture, à la Licorne, en novembre 1991, dans une mise en scène de Claude Poissant. Cette dernière pièce met en jeu Régine, une adolescente de l'an 2005 qui, à quinze ans, écrit un texte non sur le futur comme le lui a demandé son institutrice, mais sur le passé. Dans son récit — qui constitue la pièce — (aussi fictif que le discours de l'Histoire?), elle cherche ses origines et les raisons de son mal de vivre dans l'histoire de ses parents. On apprendra que sa mère, Édith, n'est nulle autre que l'amie de Danny Gaucher... Le récit, l'œuvre de Régine se confond avec sa réalité; l'espace de la création, de l'écriture, avec l'histoire des origines, le chemin à parcourir à tout prix⁶.

La tache originelle qui fait le malheur de Régine, cette jeune fille du futur, n'est-elle pas, de fait, le présent que nous sommes en train de vivre?? Qui sommes-nous? Où allons-nous? Pour Régine — comme pour Jean-François Caron et tous les auteurs qui habitent son œuvre, sans doute —, «la fiction est un chemin ouvert pour changer ce qui paraît insoluble dans la réalité⁸».

Iorraine camerlain



André Montmorency, Luc Picard et Renée Clément dans *J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres*, de Jean-François Caron. Photo : Les Paparazzi.

5. Gilbert David, «Le monde selon Régine qui a 15 ans en l'an 2005», *Le Devoir*, 26 octobre 1991, p. C-2.

6. Au moment de la création, la scénographie de Claude Goyette juxtaposait quatre lieux en une phrase interminable — représentée par un rayon de bibliothèque couvert de livres qui traversait de part en part l'espace scénique — : le salon (port d'attache, au sens littéral, du grand-père muet et paralysé, immuable), la salle à manger (celui des parents), la salle de bain et la chambre de Régine. Le même espace représentait également, en superposition quasi imperceptible, l'enfilade des lieux imaginés par Régine dans sa composition scolaire : la chambre de l'orienteur dont elle est amoureuse (son espace intime se confond à celui de cet homme, ce sera la source du conflit qui l'oppose à son institutrice, maîtresse en droit dudit orienteur), la salle d'opération (la salle à manger se transforme, par l'opération du diable sans doute, en cette table autour de laquelle sera consommé l'engagement des destins de son père, médecin, et de sa mère, infirmière, tous deux intéressés à se dépêtrer d'un amour problématique) et le salon «fictif» où le grand-père, complice, retrouve ses moyens comme par magie, pour léguer à Régine le livre — celui de Danny Gaucher — qui résoudra l'énigme de sa naissance.

7. La pièce cependant ne limite pas au seul passé la source du mal de vivre de la jeune Régine. Dans le «présent» (réel ou fictif?) de l'adolescente, en effet, une «madame P.P.» (Paule Pouliot), l'institutrice empêchuse de tourner en rond, qui déclenche le délire imaginaire par son involontaire «provocation» à l'écriture, est peut-être à mettre en rapport avec la directrice de prison (Madame P.P. — Parent-Paré), dont l'autorité pernicieuse poussera à l'évasion empreinte d'une imagination salvatrice les délinquants de *Donut...*

8. Gilbert David, *op. cit.*